



Dimanche 20 octobre 2013
Jean 15, 9-12 (13-17)

Bettina Schaller
Colmar

*« Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous
et que votre joie soit parfaite ».*

Il est convenu de dire que l'Écriture a du mal avec le rire, de relever que Jésus n'aurait pas ri avec ses disciples (mais qu'en sait-on vraiment après tout ?) et on se demande si tout cela est bien normal. Le rire n'est-il pas le propre de l'homme (Rabelais) ? Ne passe-t-on pas à côté de l'homme en passant sous silence son rire ?

Nous retenons le rire célèbre de Sara qui vire au rire jaune lorsqu'elle se fait reprendre sèchement, allant même jusqu'à nier avoir ri (Gn 18, 10-15) ; soit dit en passant, Abraham le premier a ri à l'annonce de la future naissance au temps de sa vieillesse (Gn 17, 15-17) - mais il s'est bien gardé d'exprimer son scepticisme tandis que Sara n'a pas su tenir sa langue...

La question du rire occupe le roman d'Umberto Eco *Au nom de la Rose*, centré sur la dissimulation de propos d'Aristote dans la *Poétique* (sur la comédie dont « le rire est la mère ») et dont les pages, empoisonnées par le moine bibliothécaire de l'Abbaye, provoqueront la mort au sein du monastère de lecteurs ayant transgressé l'interdit. Le rire a partie liée avec le doute et fait perdre la crainte de Dieu. Un extrait du film :

« Ici [dans l'ouvrage d'Aristote] on renverse la fonction du rire, on l'élève à un art, on lui ouvre les portes du monde des savants, on en fait un objet de philosophie, et de perfide théologie... [...] Le rire libère le vilain de la peur du diable, parce que, à la fête des fols, le diable même apparaît comme pauvre et fol, donc contrôlable. Mais ce livre pourrait enseigner que se libérer de la peur du diable est sagesse. Quand il rit, tandis que le vin gargouille dans sa gorge, le vilain se sent le maître, car il a renversé les rapports de domination : mais ce livre pourrait enseigner aux doctes les artifices subtils, et à partir de ce moment-là illustres, par lesquels légitimer le bouleversement. Alors, ce qui, dans le geste irréfléchi du vilain, est encore et heureusement opération du ventre se changerait en opération de l'intellect. Que le rire soit le propre de l'homme est le signe de nos limites de pécheurs. Mais combien d'esprits corrompus comme le tien tireraient de ce livre l'extrême syllogisme, selon quoi le rire est le but de l'homme ! Le rire distrait, quelques instants, le vilain de la peur. Mais la loi s'impose à travers la peur, dont le vrai nom est crainte de Dieu. Et de ce livre pourrait partir l'étincelle luciférienne qui allumerait dans le monde entier un nouvel incendie : et on désignerait le rire comme l'art nouveau, inconnu même de Prométhée, qui anéantit la peur. » (<http://www.site-magister.com/bts/resume5.htm>).

La gaïté est pour Luther une arme contre les mauvaises idées qui nous habitent par la faute de Satan : « Satan, fauteur de notre mort, a tellement souillé notre nature humaine, qu'il y aurait de quoi désespérer. Aussi, quand on sentira de ces pensées diaboliques, et qu'on se sentira tenté, voici mon conseil d'ami : pour chasser

promptement ces idées, pensez à quelque chose de gai, et buvez un bon coup, jouez ou amusez-vous, ou entreprenez quelque travail honorable auquel vous vous appliquerez, avec passion, toutes vos forces et vos capacités. Le meilleur et le suprême remède est d'avoir foi en Jésus-Christ [...] » (*Propos de table. Touchant les tentations*).

Dans l'univers de Luc, on peut signaler l'une des Béatitudes du Sermon dans la plaine : « Heureux, vous qui pleurez maintenant : vous rirez (Lc 6, 21b) // Malheureux, vous qui riez maintenant : vous serez dans le deuil et vous pleurerez (Lc 6, 25). » Le rire, comme fin des pleurs, relève ici de l'eschatologie ; moyennant quoi, il se rapproche alors de la joie.

Ce que connaît plutôt l'Écriture, dans les grandes largeurs, c'est en fait la *joie* (*chara*). Jésus invite, en lien avec lui, à la joie ; on se souvient qu'il commence ses ultimes paroles avec ses disciples avec cette exhortation, ce souhait, cette consolation : « Que votre cœur ne se trouble pas : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi » (Jn 14, 1).

Pour servir l'idée du lien, l'image du cep et du sarment. Esaïe (Es 5, 1-7) chante le chant du bien-aimé (Dieu) et de sa vigne (son peuple) : ce que le bien-aimé en attend, ce que la vigne (mal) produit et qui mène à la désolation. Dans l'Évangile, la perspective change, par le déplacement des identifications : Jésus est lui-même *la vigne* ; les disciples en sont les *sarments*. La personne du Christ fait 'l'interface', qui garantit la fidélité du peuple de Dieu.

L'image a sa propre limite : la communion au Christ n'est pas une mécanique naturelle, comme un sarment tire naturellement sa vie du cep, ni de la magie. Les verbes sont à l'impératif - « demeurez » / « aimez-vous ».

Aimer mène donc à la joie, à en croire Jésus, à le croire. Au cœur de ces commandements, la joie ; la joie est une promesse. Aimer à sa manière, comme le sarment vit du cep : en se donnant. En se donnant vraiment - loin de toute posture. C'est dire qu'il faut aimer réellement pour connaître la joie : il faut vraiment pratiquer l'amour.

Dans l'Évangile de Jean, la joie n'est pas l'éphémère du rire ; elle provient au contraire du fait de *demeurer* dans l'amour. La joie a quelque chose à voir avec une stabilité intérieure au long cours, un affermissement du cœur et de la foi, une solide confiance. Le Christ est celui qui fait demeurer dans l'amour.

Que la joie soit au bout de l'amour est une vérité très paradoxale quant on mesure qu'il passe par la Croix. Pratiquer l'amour n'est pas une sinécure ; il a partie liée avec le renoncement et le don, le renoncement du pouvoir pour le don. Mais le Seigneur dit que c'est possible ; et promet la joie ; la joie comme une promesse vraie.

A l'heure de la mort du Seigneur et de son absence, la joie de l'amour est une promesse d'avenir. Comme le cep porte le sarment, le Christ continue de porter ses disciples par le commandement de l'amour ; inversement, celui qui aime d'amour selon Dieu (v. 10) peut se savoir porté par le Christ, comme un sarment porté par la vigne ; c'est décisif.